

Zeitschrift: Pionier : Zeitschrift für die Übermittlungstruppen

Herausgeber: Eidg. Verband der Übermittlungstruppen; Vereinigung Schweiz. Feld-Telegraphen-Offiziere und -Unteroffiziere

Band: 20 (1947)

Heft: 3

Artikel: Vom Artillerie- zum Polizeifunker

Autor: Rohrer, W.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-560898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de trois stations, mises à sa disposition par l'OSS américaine et l'ORI (Opera Ricostruzione Italiana). Une de ces stations fut découverte par l'ennemi en mars 1945; ses opérateurs, Bino et Campanella, furent fusillés. Leur station fut immédiatement remplacée.

De mars à novembre 1944, le Service Radio du Commandement général du CVL fut dirigé par Enzo Boeri (Giovanni). Après novembre 1944, la direction passa à «Ettore», un technicien qui s'était évadé du camp de concentration de Bolzano. Les Allemands organisèrent une chasse acharnée aux émetteurs clandestins, en nettoyant des quartiers entiers et en utilisant des radiogoniomètres.

La radio des partisans transmettait directement au Quartier général Allié les informations les plus importantes et urgentes, les bulletins de guerre de la Résistance, les demandes de «ravitaillement parachuté» (généralement des armes) aux partisans, les messages opératifs et administratifs, etc.

Parmi tant d'éisodes, il convient de citer la belle conduite du sergent tchèque Joseph Panek, parachuté derrière les lignes ennemis début 1945. Il installa à Turin, alors que la guérilla des partisans allait atteindre son apogée, une petite station de radio reliée au Commandement de la V^e armée du Général Clark. Deux interprètes du commandement des SS, se trouvant à l'«Albergo Nazionale», rapportaient au sergent Panek le contenu de la correspondance secrète du Commandant des SS, Schmidt.

Radio Londres émettait chaque jour, à plusieurs reprises, des messages spéciaux à l'intention des partisans italiens. C'étaient des textes courts et mystérieux, tels que «la forchetta ha tre punte» (la fourchette a trois pointes), «la primavera è bella» (le printemps est beau), etc. Souvent ces messages étaient précédés de la formule «per la Franchi» (pour Franchi).

Ces petites phrases étaient des messages conventionnels que les divers groupes des partisans faisaient parvenir aux Alliés et que ceux-ci retransmettaient de Londres.

Ainsi, chaque fois que le Commandement de la V^e zone captait la formule «la primavera è bella», il paraît les signaux lumineux sur le terrain où l'avion allié allait parachuté son matériel.

S'il s'agissait de ravitaillements diurnes, Radio Londres émettait deux fois le message exécutif, p. ex.: «Risponde uno squillo, ripetiamo, risponde uno squillo» (Un coup de clairon répond, nous répétons, un coup de clairon répond).

Parmi les organisations clandestines qui avaient mission de solliciter par radio les parachutages alliés, il y a lieu de mentionner la «Franchi» et l'ORI. La première fut créée par Edgardo Sogno (Franchi); la seconde — Opera Ricostruzione Italiana — fut créée, en automne 1943, par trois officiers italiens du nord sur un champ d'aviation des Pouilles.

D'autre part, les partisans organisèrent nombre d'émissions régulières en plein territoire occupé. Durant l'été 1944, les patriotes du Val Chisone (Piémont) diffusèrent des programmes trois fois par semaine (mardi à 14.00, jeudi à 18.00 et samedi à 20.00) sur l'onde de 32,5 m. Leurs émissions, d'une durée de 30 minutes, débutaient par les mots: «Attenzione, parla la radio partigiana del Generale Perotti» (Attention, ici la radio partisane du Général Perotti). Les «speakers» étaient «Giosuè» et Mlle Livia. La «Radio Général Perotti» se fit entendre jusqu'à Vintimille! «Radio Libertà», de son côté, desservie par les partisans garibaldiens, transmettait chaque soir à 21.30 sur les longueurs d'ondes de 42,5 et 21,5 m. Elle donnait un service de nouvelles sur la «guerre des partisans», sur les grèves, agitations, manifestations dans les régions occupées par les Allemands; elle parlait contre la propagande nazie et fasciste; elle dénonçait les trahisseurs ou les mouchards, etc., elle transmettait les chants des partisans. *UIR.*

Radio-amateurs belges

La Belgique comptait, avant la guerre, deux groupements distincts de radio-amateurs, l'un de langue française, l'autre de langue flamande. Ces deux groupements ont fusionné récemment dans le cadre d'une nouvelle organisation: l'UBA (Unie van de Belgische Amateurzenders), boîte postale 634, Bruxelles. Une licence temporaire peut être obtenue pour les émetteurs datant d'avant la guerre et dont les propriétaires ont fait preuve de loyalisme envers la nation durant l'occupation allemande. *UIR.*

Vom Artillerie- zum Polizeifunker

Von W. Rohrer, St. Gallen

Noch ist das Gras vom Tau feucht und nass. Doch im Osten haben sich die ersten Strahlen der aufgehenden Sonne Bahn gebrochen und beginnen bereits unsere, von der durchwachten Nacht müde gewordenen Knochen etwas zu erwärmen.

Ja, noch ein paar Stunden werden wir in diesem Loch aushalten müssen, dann wird wohl auch dieser «Türk» der Vergangenheit angehören. Mit diesen Worten hat der an der TLA hockende, oder vielmehr liegende Kamerad die Stille gebrochen.

Die Morgenstunden haben Kälte gebracht. Mit meinen steifen Knochen liege ich nun schon eine Stunde wach und träume. Ja, heute ist für mich wohl der letzte Tag, und in ein paar Stunden wird das letzte, von mir getastete Morsezeichen sich in der Unendlichkeit des Aethers verlieren. Werde ich nochmals ein Funkgerät zu sehen bekommen, werde ich nochmals die mir vertraut gewordene Morsetaste drücken? Diese Fragen

stellen sich mir, währenddem die Sonne immer höher steigt.

Ich habe gestern Abend das Aufgebot zur Polizeirekrutenschule erhalten. Damit wird es mit dem Aktivdienst ein Ende haben. Ich werde meine Kameraden verlassen, werde auch unserer TLA mit ihren gut 20 kg den Abschied geben. Nie wird mich dieser Generator mehr beinahe auf die Knie drücken. Und doch bin ich nicht ganz glücklich dabei. Wieviel fröhliche Stunden gab es doch während all diesen Jahren. Wenn auch die Müdigkeit uns manchmal fast zu Boden warf, immer war es der gesunde Humor, und manchmal auch die glänzende Verbindung mit unseren Kisten, was uns wieder alles vergessen liess.

Ich bin Polizeirekrut geworden. An Stelle meines feldgrauen, von der Witterung stark mitgenommenen Waffenrockes habe ich die neue, gutschützende Dienstuniform angezogen.

Wir werden durch die verschiedenen Räumlichkeiten des Polizeigebäudes geführt. Eine Tür öffnet sich, und wie staune ich, vor mir liegt eine prächtige Funkanlage. Wie bescheiden käme sich hier unsere K1a oder TLA neben dieser 500-Watt-Kurzwellenstation vor. Natürlich verlasse ich als letzter diesen Raum. Nach dem Feierabend dringe ich aber nochmals in dieses Heiligtum ein, und nach kurzer Zeit hat sich schon ein angeregtes Gespräch zwischen dem dienstuenden Funker und mir entwickelt. Rasch hat dieser bemerkt, dass ich mich interessiere.

Natürlich, im Dienst Funker gewesen, begreife lebhaft, bemerkte dieser, währenddem er sich bereit macht für die Abendemission. Ich war auch Funker, bei den Fliegern, und freue mich, alte Erinnerungen auszutauschen.

Der erste Kontakt ist aufgenommen.

Eine Woche später werde ich auf das Bureau des Kommandos gerufen. Sie waren im Dienst Funker? lautet die kurze Frage. Ja, ich war Artilleriefunker und ich habe als solcher 500 Dienstage geleistet. Gut, sie können gehen, und schon stehe ich wieder draussen. Doch meine Gedanken beschäftigen mich noch lange mit dieser kurzen Unterredung.

Was soll dies alles bedeuten, sollte ich mich etwa an diese grosse Station heranwagen dürfen? ich, der sich nur mit 3½ Watt herumgeschlagen hat. Doch die Ungewissheit dauert nicht lange, denn bereits drei Tage später erhalten ich die Aufforderung, mich auf dem Funkbureau zu melden. Dort erfahre ich, dass ich ihnen provisorisch zugewiesen wurde, um eventuell als Polizeifunker ausgebildet zu werden.

Seit diesem Zeitpunkt sind bereits 1½ Jahre verflossen. Vor kurzem habe ich die für den Polizeifunkdienst erforderliche Telegraphistenprüfung II. Klasse bestanden. Neben den praktischen Kenntnissen wird für diese Klasse eine Gebe- und Abhörgeschwindigkeit von 80 Zeichen pro Minute verlangt. Dazu kommen ziemlich

umfassende theoretische Kenntnisse in der Elektro- und Radiotechnik und schliesslich die sichere Beherrschung der internationalen Abkürzungen sowie des internationalen Radioreglementes.

Natürlich hatte ich anfänglich keine Aussicht, mit meinem 50-Tempo in den Polizeifunkverkehr einzutreten. Dort wird mit 80 und mehr gearbeitet. Die Aufrufe werden von diesen Berufstelegraphisten mit solch einer Geschwindigkeit in den Aether hinausgejagt, dass ich anfänglich den Eindruck hatte, überhaupt noch nie ein Morsezeichen aufgenommen zu haben.

Mir blieb nichts anderes übrig, als in den sauren Apfel zu beißen und meine Freizeit mit morsen auszufüllen. Hätte ich doch auch im Dienst ein wenig mehr gearbeitet. Aber da lag man in jeder freien Minute auf der faulen Haut und tubakte in die Welt hinaus.

Doch bald wagte man es, mich in das Polizei-Netz einzuführen. Ein «Grüner» mögen sich die auf den Gegenstationen zugeflüstert haben, als ich die ersten Schritte wagte. Ein wenig holprig wird es schon getötet haben, doch erhielt ich sofort die Antwort meiner Gegenstation, «ve, ve, ds om, ok, ar, sk».

Ich hatte natürlich meine helle Freude, und nun begann ich auch die ankommenden Telegramme zu verstehen, und wagte mich — Polizeifunker zu nennen.

Heute habe ich diese Benennung schriftlich und damit auch die Berechtigung, mit mehr als 50 Watt zu funktionieren. Manchmal, wenn ich Zeit finde, lausche ich den Aether nach Artillerie-Funkern ab. Doch die sitzen ja heute zu Hause und haben sehr wahrscheinlich das Fk-ABC beinahe wieder vergessen. Aber auch diese Kameraden werden die schönen Stunden an unsere vergangene Dienstzeit immer in Erinnerung bleiben. Vielleicht dass auch sie wieder einmal an der Kiste sitzen und fluchen, weil so viele fremde Sender auf dem eigenen Netz hocken. Doch regt euch dann nicht auf, vielleicht dass ein ehemaliger Fk-Sdt. damit nur seine Pflicht erfüllt.

Der tönende Draht

Von Rob. Imhof, Thundorf (Thurgau).

Als um die letzte Jahrhundertwende in den technischen Zeitschriften zu lesen war, dass es dem dänischen Physiker Waldemar Poulsen gelungen sei, die menschliche Stimme auf einen Draht zu bannen, staunte man nicht wenig ob diesem technischen Wunder, das aber bald wieder in Vergessenheit geriet.

Dem vom obgenannten Wissenschaftler erfundenen Apparat, Telegrafon genannt, hafteten aber noch merkliche Mängel an, welche die nützliche Verwendung in der Praxis behinderten. Die Wiedergabe war sehr schwach und Verstärker existierten damals noch nicht. Das Telegrafon galt in den Augen der Fachleute nur als technisches Spielzeug, mit dem sonst nichts anzufangen war.

Als jedoch zwischen 1920—1930 die Verstärker-technik immer grössere Triumphe feierte und u. a. auch den Stummfilm verdrängte, da erinnerte man sich wieder des vergessenen Prinzips der Stahldrahtfixierung. Wenig nun die modernen Verstärker mit ihrer millionenfachen Lautverstärkung die äusserst schwachen Impulse einer Photozelle zu verstärken vermögen, dann auch sicher diejenigen des Telefonografen von Poulsen.

In Deutschland war es die Telefunken-Gesellschaft, die ihren erstaunten Rundfunkhörern sogenannte Stahl-

bandaufnahmen machte. Diese letztere hat gegenüber der Schallplattenaufnahme den Vorteil, dass keinerlei Nadelgeräusche vernehmbar sind. Heute sind sogar Geräte für den Hausgebrauch entwickelt, das sogenannte Recordophon, das den Radiobesitzern erlaubt, fremde und eigene Sprach- und Musikaufnahmen zu machen.

In kommerziellen Betrieben finden wir schon seit längerer Zeit das Textophon, die «rechte Hand des Chefs», das erlaubt, eingehende Telephonesprache während seiner Abwesenheit aufzunehmen. Das Ipsophon, von dem man heute viel spricht, ist im Grunde genommen ebenfalls auf dem Prinzip des tönenen Drahtes aufgebaut, oder anders ausgedrückt, eine Anwendung der elektromagnetischen Tonaufzeichnung.

Es ist anzunehmen, dass das Prinzip des tönenen Drahtes dank seiner eminenten Vorteile gegenüber der mechanischen Tonaufzeichnung immer mehr aufkommen wird.

Mitteilung an die Privatabonnenten

Wir bitten höflich um gef. Einzahlung des diesjährigen Abonnementsbetrages von Fr. 3.50 auf unser Postcheckkonto VIII 15666, wofür wir im voraus bestens danken.

Redaktion des «Pionier».